Flagrants délits sur les Champs-Elysées : Les dossiers de police du gardien Federici (1777-1791) [Arlette Farge, Laurent Turcot]

Autor(en): **Sardet, Frédéric**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **15 (2008)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

auf den Punkt. Steinbrecher ist mit ihrer Dissertation eine Untersuchung gelungen, die nicht nur das Desiderat einer Studie zu Wahnsinn und Gesellschaft in der Schweiz aufarbeitet, sondern auch von allgemeinem Interesse sein dürfte für die in den letzten Jahren auch im deutschsprachigen Raum zentral gewordene Sozialgeschichte der Medizin.

Monika Studer (Igis)

Arlette Farge, Laurent Turcot (éd.) Flagrants délits sur les Champs-Elysées Les dossiers de police du gardien Federici (1777–1791)

Mercure de France, Paris 2008, 402 p., € 20.–

En 2007, publiant sa thèse dirigée par Arlette Farge et consacrée au sens social de la promenade à Paris, le québécois Laurent Turcot, sur une vingtaine de pages ravivait le souvenir de la garde militaire des Champs-Elysées au 18e siècle (*Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle,* Gallimard, Paris 2007, 427 p.). Il proposait un chapitre sur cet espace royal décrié par Mercier mais fréquenté du tout Paris dans la seconde moitié du siècle. Celles et ceux qui ont aimé le *Journal de ma vie* du vitrier parisien Jacques Louis Ménétra se souviennent sans doute de la déambulation plutôt silencieuse de l'artisan avec Rousseau sur les Champs en 1770…

Dans la foulée, Arlette Farge a édité les rapports hebdomadaires de Federici, chef de la garde militaire, à partir de son entrée en fonction en 1777 jusqu'à son licenciement en 1791 tout en proposant une analyse de ce corpus dans son dernier livre (*Effusion et tourment. Le récit des corps. Histoire du peuple au XVIIIe siècle,* Odile Jacob, Paris 2007, 248 p.). En quelques mois, le cas Federici nourrit donc trois ouvrages.

Né vers 1732, sergent détaché d'un régiment des gardes suisses, l'homme se dit né à Salo (au bord du lac de Garde) mais se déclare grison originaire de Valteline… On est loin des conflits religieux des années 1620 mais on peut imaginer que Federici est un des catholiques de la Valteline restés sous domination des protestants grisons. Aucun éclaircissement biographique n'est donné par Arlette Farge ni Laurent Turcot. Tout ce que l'on sait de Federici est ce qu'il dit de lui ou ce que ses supérieurs peuvent en dire. En dépit de l'intéressante analyse archivistique du corpus esquissée par Laurent Turcot dans sa postface, la critique de la source par le recoupement de données reste apparemment à faire car si elle s'est avérée infructueuse, cela n'est pas explicitement formulé par les éditeurs. La présentation ne revient pas – par exemple – sur le fait que Federici ne ferait pas partie des Suisses massacrés en 1792 (voir *Le promeneur à Paris,* 260).

D'une manière plus générale, ce type de constat se répète dans cette édition tronquée et qui laisse dubitatif, non par la qualité de la source mais par l'étrange et discutable parti pris éditorial.

Un message de l'historien éditeur de la collection précise qu'on lira les trois quarts des rapports dans une version qui fait appel à un «certain remaniement syntaxique». (11) Aucune information sur les choix de coupes, ni sur les conditions de la modernisation du texte. Intrigué mais ne pouvant aller voir le manuscrit auquel les chercheurs sont renvoyés (mais alors à quoi bon éditer?), j'ai été fort surpris des constats qu'autorisent les quelques informations fournies par A. Farge dans sa préface et la lecture d'une page reproduite dans le *Promeneur à Paris.* Comme annoncé, l'orthographe et la ponctuation ont été modifiés mais on découvre des lacunes dans la transcription non signalées et des adjonctions pour le moins non justifiées, même pour le lecteur «contemporain»

supposé hermétique à un phrasé que l'éditeur de la collection du *Temps retrouvé* dit fortement entaché d'oralité et donc jugé quasi illisible pour le lecteur du 21e siècle.

Est-ce grave docteur? Au terme de la lecture de cette édition, on ne ressent pas de trahison apparente des propos du Suisse mais on reste perplexe sur une démarche si peu attentive à l'historicité du manuscrit et que l'on comprend mal, même au nom d'une vulgarisation bien comprise. Les écarts constatés sur quelques bribes ne rassurent en tout cas pas sur la nécessaire fidélité au manuscrit.

Même perplexité envers les notes remisées en fin de volume: trop souvent triviales, elles n'aident que rarement à élucider les véritables difficultés du texte surtout si l'on se place dans la position du grand public qui semble être visé par l'éditeur et qui, plus encore que les chercheurs, doit pouvoir bénéficier de clarifications précises. On en est loin. On tombe même sur une erreur franchement désopilante mais symbolique de ce travail qui semble avoir été bâclé. En 1782, le terme de «mercuriale», qui sans ambiguïté dans le texte évoque l'admonestation d'un quidam, figure en note comme indiquant «le prix du blé et du pain»… De même, un peu plus loin, évoquer la variole en renvoyant aux *Liaisons dangereuses* à propos d'un signalement est pour le moins décalé par rapport à l'intérêt historique des pratiques de signalements policiers et l'importance socio-démographique de cette maladie jusqu'à la découverte de la vaccine.

Corpus très utile pour les étudiants, cette édition même insatisfaisante (sans carte ni reproduction des lieux d'ailleurs) aura le mérite de nourrir des débats sur l'analyse et la construction des objets historiques et sur les conditions d'usage de la citation. Cette édition confrontée aux commentaires qu'elle a suscités des deux historiens offre une occasion de revenir à l'exigence posée par Marc Bloch: comment est-ce que je sais ce que je vais dire.

Je laisse au lecteur le soin de confronter les textes aux positions défendues par Arlette Farge notamment. A vouloir saisir à tout prix la singularité d'un individu, en magnifiant par des citations «juteuses» certains passages au détriment de la structure même de l'écriture inscrite dans une durée et un projet précis (le synopsis ou journal de police), les historiens projettent une image de Federici qui sur bien des points semble difficile à prouver: le supposé manque de culture (mais qu'en sait-on vraiment?), l'appropriation des lieux par le garde qui agirait en roitelet alors que les échanges rappellent la stricte subordination du sergent au comte d'Angiviller et au texte des ordonnances et qu'à aucun moment on ne trouve un possessif dans le discours du garde qui transformerait la promenade royale en promenade à M. Federici, *et caetera*.

Pour ne pas rallonger mais pour être concret, je signale la citation d'un rapport par Arlette Farge (*Effusion et tourment*, 126 sq.), où Federici décrit un garçon boulanger indiscipliné en termes grotesques, description censée faire signe sur la représentation de l'homme du peuple sinon commune du moins de «beaucoup»: «il n'existe qu'entre le cochon, le singe et le hibou, si bien qu'il est horriblement dégoûtant» conclut l'historienne. La citation hors contexte laisse penser à un geste récurrent du Suisse. Problème: ce type de signalement est unique dans le manuscrit durant les 15 années de rédaction. Etre ou ne pas être «bien couvert» en revanche, est ce qui fait signe pour Federici qui module facilement ses interventions selon ce critère. Nuance de peu? Je ne le crois pas. Juste moins éblouissante. Mieux, cette rhétorique grotesque est-elle à prendre au pied de la lettre comme signe social? Dans l'une des rares plaintes formulées envers le garde lui-même par un

«écrivain» du nom de Rochoux (11 avril 1781), le plaignant veut souligner la gravité de la situation dont il aurait souffert en précisant que Federici et son garde «n'avaient d'humain que la figure et de la bête que la férocité la plus outrée». Pour autant faudra-t-il considérer Federici comme le prototype de l'homme du peuple sur la base de cette seule citation? Le discours sur le corps est subtil et les effets rhétoriques selon les circonstances ne sont probablement pas à assimiler d'une manière aussi mécanique aux représentations communes des distinctions de conditions. A chacun d'en juger. La source est à disposition.

Frédéric Sardet (Lausanne)

Erwin Eugster et al.
Stein am Rhein
Geschichte einer Kleinstadt

Stamm + Co., Stein am Rhein 2007, 473 S., Fr. 78.–

Durch Stein am Rhein ist der 1895 in Bern geborene Autor und Politiker Hans Schwarz offenbar nie gekommen – sonst hätte er diesen Ort wohl unverzüglich in seine 1955 erschienene Sammlung *Zeitlose Städtchen* aufgenommen – kurze Porträts einer ganzen Reihe jener scheinbar «unberührten Kleinstädte», in denen die Zeit stehen geblieben zu sein schien. Das heutige Stein, malerisch gelegen am westlichen Rande des Untersees zwischen Rhein und Reben, über welche sich kühn die Burg Hohenklingen erhebt – ein Ort mit hervorragend erhaltenem Stadtbild, verträumten Gassen und Winkeln, mit alten Häusern, deren reich bemalte Fassaden von einstigem Bürgerstolz ebenso künden wie das etwas versteckter gelegene Fachwerk von der Nähe zur Landwirtschaft, ist längst zu einem Magneten des Tagestourismus geworden, ein «Muss» für jeden Besucher des Bodensees.

Die Geschichte dieses pittoresken Schmuckkästchens ist nun von Grund auf neu vermessen worden – Anlass dazu war das 550-jährige Jubiläum des Loskaufs der Stadt von der Herrschaft Hohenklingen (1457) wie die exakt 1000 Jahre zurückliegende Verlegung des Klosters St. Georgen vom nahen Hohentwiel an die Ufer des Rheins. Doch wohl erst die Existenz einer wohl dotierten Stiftung und ein vermögender Privatsponsor haben dieses reich ausgestattete Werk ermöglicht, das weit mehr bietet, als der eher traditionelle und ohne jede modische Pose auskommende Titel zunächst vermuten lässt.

Ungewöhnlich ist bereits der Einstieg, das Kapitel zur «Stadtentwicklung 1007–2007» aus der Feder der Umwelt- und Stadthistorikerin Katja Hürlimann. Anhand von klösterlichen Güterverzeichnissen, Reb- und anderen Katastern, Stadtansichten, geografischen Karten und Stadtplänen rekonstruiert sie das «Bild der Stadt» im historischen Längsschnitt – gleichsam die phänomenologische Seite der Stadtentwicklung, den Wandel in Gestalt und Aussehen der Stadt, ihrer Häuser, Strassen und Plätze – vom weiten Thema der Beziehungen zwischen der Stadt und ihrem Umland bis hin zu den Hausfassaden und den Motiven zu deren Bemalung am Ende des 19. Jahrhunderts.

Sorgfältig wertet die Autorin wohl alle zugänglichen Quellen für ihr Thema aus und skizziert nebenbei eine ganz wesentliche Entwicklung – den Übergang von der dreidimensionalen Darstellung zum zweidimensionalen Plan in der Zeit zwischen 1500 und 1800. Anschaulich wird so die politische Topografie der mittelalterlichen Stadt – etwa die Konzentration aller städtischen Bauten nördlich und westlich des Klosters – ansichtig werden aber auch soziotopografische Strukturen wie etwa die räumliche Verteilung von Hauserkern als Symbolen gestiegenen bürgerlichen Selbstbewusstseins oder das vertikale